

Carrière du Père Tornay

Nous croyons répondre au désir des lecteurs de cette revue en retraçant ici, en un bref aperçu, la carrière de notre missionnaire.

« Maurice Tornay était né au village de la Rosière, près d'Orsières, en Valais, le 31 août 1910. Après avoir fait de brillantes études au Collège de l'Abbaye de St-Maurice, il était entré comme novice, le 25 août 1931, dans la Congrégation du Grand-St-Bernard. Il acquit la sympathie de ses confrères qu'il édifia par sa piété. Très cultivé, il avait un jugement bien personnel sur les hommes et les choses ; parfois caustique et frôlant le paradoxe, il était fin causeur, sans être toutefois prolix et sans manquer à la charité. Ayant beaucoup lu, grand admirateur de Léon Bloy, de Maritain et de Péguy, il était un splendide idéaliste, capable au besoin d'ouvrir des yeux réalistes sur ce bas monde.

« De constitution plutôt chétive, M. Tornay dut fréquemment interrompre ses études pour se reposer et suivre des traitements. Il n'en persévéra pas moins dans sa vocation et ne cessa de rêver aux Missions depuis le jour où la Congrégation du St-Bernard s'y engagea. Avec un intérêt croissant, il suivit le voyage d'exploration que firent les chanoines Melly et Coquoz, puis, à leur retour, les préparatifs et leur départ définitif. Il s'enquérât des progrès et des difficultés de la Mission. Loin de le retenir, les maladies, le brigandage, la disette, la pauvreté que les missionnaires signalaient dans leur correspondance agissaient sur lui à l'instar de stimulants. C'est, pour ainsi dire, en rêvant au martyr qu'il fit sa demande.

« En 1936, Mgr Bourgeois, le Révérendissime Prévôt du Grand-St-Bernard, accédant à son désir, lui permit de partir pour la Chine, en compagnie de M. le chanoine Lattion. Arrivé à Weisi le 8 mai 1936, il se mit au travail et, tout en apprenant le chinois, il acheva le cycle de ses études théologiques. En 1938, accompagné de M. Robert Chappellet, le précieux collaborateur des chanoines, il se rendit à Hanoï, en Indochine, où Mgr Chaize l'ordonna prêtre le 24 avril de cette année. A peine de retour en Chine et après avoir chanté sa première messe à Siao-Weisi, le 3 juillet 1938, il se vit confier la lourde charge de directeur du Probatorium-Petit-Séminaire. Il vécut alors en la compagnie de trente-neuf sauvages auxquels il commença par apprendre à se moucher et à se laver. Ensuite il leur enseigna la doctrine chrétienne, le latin et les rudiments de plusieurs sciences, dont la connaissance devait leur être utile. Il fit merveille.

« Infatigable, enthousiaste, d'une grande piété, il représentait « une force ».

La maladie ne put l'abattre et lorsque en février 1945, le P. Burdin,



Le 26 février 1936, sur « l'André-Lebon », le Père Tornay (les mains jointes) partait pour le Thibet accompagné de deux Confrères.

curé de Yerkalo, mourut du typhus, le P. Tornay fut désigné pour lui succéder. Il prit la route du Thibet indépendant et remplaça le P. Lovey qui assurait l'intérim. Dure succession, s'il en fut !

Yerkalo était le seul poste étranger existant sur le territoire du Thibet indépendant. Petite enclave chrétienne en pays païen, terre arrosée par le sang des martyrs, Yerkalo résistait à la pression des Lamas, subissait les persécutions et restait fidèle, malgré sa misère. C'était bien là le poste qui convenait au P. Tornay, le vaillant.

Physionomie morale et messages du chanoine Tornay

Placés devant ce fait toujours admirable qu'est un martyr pour la cause du Christ, nous sommes avides de connaître la qualité de cette âme et la trempe exceptionnelle de ce missionnaire que Dieu destinait à verser son sang pour lui.

Grâce à la complaisance de ses frères et sœurs, nous avons sous la main la précieuse correspondance que le chanoine Tornay leur adressa de là-bas. Eh bien ! avouons-le, nous ne sommes plus surpris maintenant que le sacrifice soit venu auréoler sa brève existence.

Le P. Tornay s'était donné à sa vocation de toute la force de son âme fougueuse et volontaire, sans plus regarder en arrière vers le confort et les aises de la vie. Quel fut donc le motif secret qui le

poussa en avant, malgré vents et marées, et que, missionnaire auprès des siens comme au Thibet, il voulut inculquer à ses frères et sœurs ? Une foi vive en l'appel d'un Dieu très bon : « Je ne vois rien de plus consolant, je ne connais aucun tonique plus puissant que celui-ci : nous sommes en voyage vers le lieu de notre repos ; nous sommes soumis à de rudes épreuves par un Dieu infiniment bon, pour jouir enfin d'une infinie récompense. Il y a peu de personnes qui ont la foi : ayons-la et vivons d'elle. » (Weisi, le 13 mars 1937.)

Ces épreuves, il les rencontra déjà à Houa-Lo-Pa, et il sut les surmonter avec le « chic » d'un lutteur de classe : « Je suis vivant, content, heureux. Il est vrai que je suis maigre, parce qu'il y a ici une grande disette. Je suis fatigué, parce que j'ai la tête pleine de soucis. Pensez donc ! Vingt-cinq enfants à nourrir et pas de riz. C'est comme un maître-berger qui n'a pas assez d'herbe. Diable ! on ne peut désalper en plein été... »

En écrivant cette lettre à sa famille, Maurice se souvenait peut-être de l'été 1922, durant lequel les plus jeunes bergers quittaient leurs montagnes à cause des pluies torrentielles et persistantes. Un de ses frères monta à l'alpage pour le supplier de redescendre : « Inutile, répondit le petit pâtre, je veux voir Violette se battre et garder les moutons jusqu'à l'automne. »

Dans une autre lettre envoyée de Houa-Lo-Pa, le 24 septembre 1939, le Père concluait ainsi : « Il nous faut porter la croix. Ce n'est pas du tout agréable. Porter la croix ! J'ai compris un peu ce que ces mots si souvent répétés et si rarement pris au sérieux ont de grave pour notre pauvre cœur ! »

Le cœur, certes, ne lui manquait pas. Sous sa plume, revenaient souvent, nostalgiques, les souvenirs d'antan : « Il y a quelques images qui me reviennent toujours. Les Crêtes, avec cette partie que l'on voit si bien en montant d'Orsières ; les Crêtes-d'en-bas, avec la grosse pierre un peu plus loin que la cabane ; la Rosière, avec le frêne qui est en bas de notre maison : je regardais à travers les branches l'ombre qui descendait depuis le Catogne, et j'étais si heureux ! Le mazot de Fully, avec Marie qui me servait de la soupe à la farine. » D'une autre lettre : « Tu aimeras pour moi les prés que nous avons tant aimés... Tu apprendras à tes enfants l'amour de la terre, n'est-ce pas ? Le respect de ceux qui ont les mains salies par le travail. »

Et pour tenir bon, sur le champ de pénible apostolat que Dieu lui a confié, le missionnaire se plongeait dans la prière. A Houa-Lo-Pa, nous le savons par le témoignage du confrère qui vécut avec lui, il se levait très tôt, le plus souvent à 4 heures, et il vaquait à ses exercices de piété jusqu'au déjeuner, à 7 h. 1/2.

Cette piété profonde n'enlevait rien à son tempérament jovial et

quelque peu farceur. Un fait. Des brigands opèrent dans la région de Houa-Lo-Pa. Le Père, craignant pour sa maisonnée, requiert du mandarin la protection armée. Refus du mandarin, sous prétexte que le Père n'a pas d'autorisation écrite du gouverneur de la province. A quelque temps de là, on fait la boucherie à Houa-Lo-Pa. Le chef de district se présente pour réclamer l'impôt sur les cochons abattus : « As-tu un écrit du gouverneur ? » lui demande le Père. Et le chef s'en retourna les mains vides.

Vraiment, à lire la concupisance du chanoine Tornay à sa famille, nous n'éprouvons plus aucun étonnement devant sa carrière de missionnaire si tôt achevée dans le sacrifice suprême. Nous nous taisons, confus de nous-mêmes, et nous admirons les voies de Dieu.

Citons encore ce passage d'une lettre écrite dès 1936, dans laquelle il semble prévoir sa fin prématurée : « Bon courage, chers pèlerins que j'aime tant. Les cloches de notre Jérusalem sonnent. Bientôt vous entendrez leur volée. Bientôt vous verrez les premiers feux. Ne serai-je pas à la porte pour vous recevoir ? » On imagine avec quelle émotion, dans la famille Tornay, on relit aujourd'hui les messages du frère missionnaire...

* * *

Parmi les nombreux messages de sympathie, de condoléances et aussi de félicitations reçus à cette occasion, nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux de nos lecteurs celui si touchant de ce vieux prêtre de Genève :

Genève, ce 22 septembre 1949.

CHER MONSIEUR LE CHANOINE, (Milly)

Je suis tout bouleversé par la nouvelle que nous donne le *Courrier*, en ce 22 septembre, concernant la mort tragique de M. le chanoine Maurice Tornay.

Les annales du monastère nous parlaient, depuis un certain temps, des difficultés grandissantes que rencontrait ce digne missionnaire en l'exercice de ses fonctions.

Vous qui êtes le fondateur de cette mission lointaine, vous qui avez connu par expérience les luttes à soutenir en cette terre thibétaine, vous qui avez aimé, dirigé votre jeune confrère, vous êtes dans une peine profonde.

Cette peine est aussi celle de Mgr Adam ; elle étend son voile de deuil sur vos maisons du Grand-St-Bernard, de Martigny, sur toutes les paroisses desservies par ces messieurs de la Congrégation.

Elle étend son voile de deuil sur la famille naturelle de ce jeune religieux, sur cette paroisse d'Orsières où il naquit, reçut le baptême et se sentit appelé à l'apostolat des Missions.

Et je songe que vous êtes ému, comme vous le fûtes le 27 juillet. Aussi, je viens vous présenter mes respectueuses et affectueuses sympathies. Sans doute éprouvez-vous le besoin d'aller vous reconforter auprès de Monseigneur votre Supérieur et de vos chers confrères. Pleurer, prier avec eux tous vous fera du bien.

Au fond de votre cœur une voix se fait entendre : « Heureux Père Tornay, heureuse cette âme sacerdotale qui a pu paraître au tribunal de Dieu revêtue de son étole, teinte de son propre sang ! » Et insinuante, la petite voix déclare : « Je voudrais bien être à sa place. » La place la meilleure pour l'heure de la mort est celle fixée par la Volonté de Dieu.

Une société religieuse qui fournit un martyr est puissante devant Dieu et devant l'Eglise. Vous ajoutez un nom brillant à la liste innombrable des prêtres religieux, fidèles qui, dans cette Asie, ont confessé, au prix de souffrances indicibles, couronnées par la mort, leur amour pour Dieu et son Fils que son amour avait député en ce monde pour nous sauver.

Cette Mission du Thibet, enrichie du sang de son missionnaire, va entrer dans une voie nouvelle : aux larmes succéderont de magnifiques succès apostoliques.

Voyez aussi les attentions de la Providence : le Valais a reçu le christianisme au lendemain de l'effusion du sang des martyrs de la Légion thébéenne. Un fils du Valais importe, par son zèle, puis par son martyre, la foi dans l'une des régions les moins accessibles de notre globe.

Ce fils du Valais portait le prénom de Maurice : il meurt presque à la veille de la fête de son Patron.

Et c'est au jour de cette fête qu'éclate, au milieu des solennelles cérémonies, ce cri : « Tornay massacré ! »

En un tel jour, en un tel lieu, au milieu de tels souvenirs, en face des chasses des saints martyrs, quelle leçon ! Votre cher confrère sera le grand prédicateur de la journée. Evêque et prélats, prêtres et fidèles, tous se sentiront fiers, honorés par la foi conquérante de M. le chanoine Tornay. Ils reprendront en chœur le : *Te martyrum candidatus laudat exercitus*. *Exercitus*, n'est-ce pas le nom qui convient à l'invincible légion ? En ce jour, elle empourpra des flots de son sang les eaux du Rhône.

Bien à vous et respectueusement,

J. L., vieux prêtre.

Jules Lachenaud